

est un pays connu, étiqueté, classé. Lorsqu'un brave officier, un peu bedonnant, poivre et sel, la moustache hérissée, dira : "Quand j'étais à Saint-Maixent . . .," il ne verra plus autour de lui la jeunesse irrespectueuse sourire et demander : "Saint-Maixent ? qu'est-ce que c'est, cela ? Y fabrique-t-on des vieux crus avec du raisin sec, ou bien est-ce le pays de Cocagne produisant des bonnes à tout faire ?"

Non. Chacun saura maintenant que Saint-Maixent est le creuset d'où sortent brillants, joyeux, pimpants et quelque peu *raucous*, la moitié de cette superbe phalange d'officiers dont le dévouement et l'abnégation, la bravoure et l'entrain ne sont plus à citer.

On saura que Saint-Maixent est au sac ce que Saumur est à l'éperon : un paradis quand on l'espère, un enfer quand on y est, un bon souvenir pour les vieilles années, pour ces heures où les tristesses de la retraite s'ajoutent encore à toutes ces maladies conquises sur les champs de manœuvres, les champs de batailles et les bosquets de Cythère.

C'est vrai. Il y avait quelque chose de révoltant dans ce sans-gêne des écrivains à l'égard de Saint-Maixent. Disciples d'Homère ou descendants de Scarron—ici plus que cela—they avaient chanté sur tous les tons Saumur et son Ecole, Saint-Cyr et ses grandeurs, La Flèche et ses brimades. Ils avaient pris le Saumurien au biberon pour le conduire jusqu'aux étoiles ; le Saint-Cyrien avait développé toutes ses grâces et le Fléchois tous ses vices ; l'artilleur même avait fêté la Sainte-Barbe ; l'Ecole de guerre avait eu ses historiens plus ou moins prétentieux. Seule, l'Ecole de Saint-Maixent restait dans l'ombre, dans l'oubli, dans le néant.

On la savait située entre Tombouctou, Batignolles et Gibraltar, mais bien peu connaissaient exactement sa longitude et sa latitude, et ceux-la seuls qui pouvaient le dire étaient de vénérables savants au crâne chauve, à la barbe inculte, au collet grasseux—des membres de l'Institut, section des antiques.

Aussi, j'ai lu avec un plaisir infini le manuscrit que tu liras en volume, ami lecteur, et pour lequel je griffonne cette préface sans queue ni tête, dont le seul mérite sera d'être fort courte, qualité que ne possèdent pas toujours les explications données par nos doctes colonels aux heures sombres des théories.

Et si tu veux revivre ta jeunesse, si tu veux, pour un instant, retrouver ta gaieté, ta verve d'autrefois, tu ne passeras ni une page, ni une ligne ; tu vivras d'un bout à l'autre cette année d'école où les petites misères de l'uniforme, où les dures servitudes de la vie militaire sont supportées avec l'insouciance des vingt ans qui se mirent au reflet de la première épaulette.

Sur ce, mon cher lieutenant, je vous fais mon salut, mon salut le plus militaire, tout en vous priant de croire à mon inaltérable souvenir.

G. A. Dumont

LA MODE PRATIQUE

UN PEU DE CHIFFONS

Les foulards comme étoffe d'été auront toujours la faveur. Le succès de l'année est le semis de fleurs, grandeur naturelle, sur fond uni. Les pois, les nœuds, les petit bouquets se font également.

Les fillettes ont des manches disparates, comme les grandes personnes, à leurs costumes par exemple, en écossais, avec un corps bleu foncé uni.

Le camail Henri II ou Saint-Mégrin est en train de détrôner les carriks et collets faits en ces temps derniers. Il est plus long, plus simple, avec empècement et col Renaissance. En drap léger noir et velours, avec une très légère bordure de jais en galon, il est très nouveau et très distingué.—Du reste en forme pélerine, ou en jaquette, le vêtement tend à s'allonger un peu. Quelques essais tentés pourraient bien amener la mode définitive du demi-long pour l'hiver prochain.

Très coquettes les toilettes de batiste à fond blanc, dessins faïence, bleu ou vieux rouge. On les orne d'un col, d'un poignet et d'une ceinture de velours noir souligné d'un entre-deux de Chantilly. La forme doit être un peu ample, dans le genre quelconque que l'on préfère.

Pour les garnitures de chapeaux, avec la fleur qu'on emploie à brassées, on se sert aussi de dentelle travaillée en forme de papillon, de plume-couteau, etc., etc. C'est un vrai succès.

Les ombrelles riches sont en dentelle brodée de soutache *debout*, c'est-à-dire non cousue à plat, mais debout sur sa tranche. Cette nouveauté est aussi très élégante pour manches de robe, surtout en noir.

Un tour de cou en plume, ou en ruché de dentelle, tulle, soie découpée, etc., etc., se fait avec

un ressort dedans, assez semblable au ressort de voilette. Une écharpe très longue, entièrement plissée, y atteint devant.—C'est une fantaisie très bien portée.

Dans l'intérieur des jaquettes, à chacune des deux pointes en bas, on pratique une petite pochette qui sert à mettre les sous, dont le poids alors loin d'être incômodément, fait office de "plombs" pour tendre le vêtement.

COUSINE JEANNE.

ACADEMIE DE MADAME MARCHAND RUE ST-HUBERT, 62

Nul n'ignore plus que Montréal est dotée de maisons d'éducation qui l'élèvent au rang des premières villes de notre continent sous ce rapport.

Si nous parlons que de l'éducation des filles, nous avons des Institutions qui ont vaillamment fait leur chemin et leur marque dans le monde s'occupant de l'instruction de la jeunesse en notre pays.

Telle est, entr'autres, l'Académie de madame Marchand, rue St-Hubert, 62, dont une faveur spéciale m'a permis d'assister à la distribution solennelle des prix, samedi dernier, 28 juin.

J'ai fouillé les archives de cette maison, j'y ai pris quelques notes, et je suis heureux de les livrer au public.

L'Académie de madame Marchand est fondée depuis au-delà de vingt-cinq années. Vingt-cinq ans ! certes ! c'est un bel âge si nous considérons que cette Institution a marché sans cesse de succès en succès, en s'en tenant fermement et loyalement aux principes sages et nobles qu'elle a adoptés dès sa naissance. Savoir :

Donner à la femme une instruction forte, pieuse, solide, durable ; inculquer dans l'esprit et le cœur non-seulement cette science superficielle qui fait briller dans la société ; mais encore et plus, mieux, ce savoir qui donne du courage et des bras si la jeune fille est appelée à se subvenir à elle-même, ou s'il lui faut aider quelques vieux parents usés à la tâche, remplacer le chef de la famille, gagner pour tous. Et chaque année une phalange de jeunes personnes viennent frapper à la porte de cette Académie. C'est que la directrice, par ses soins de tous les instants, par ses vues larges, en a fait l'Institution par excellence. C'est qu'elle est placée sur un tel pied qu'elle peut rivaliser avec toutes les maisons de ce genre nées avant elle et sortir encore glorieuse dans cette catégorie.

Dès ses débuts, l'Académie de madame Marchand s'est solidement assise ; elle a révélé, dès son premier essor, ce qu'elle serait à la jeunesse qui suivrait son cours. Aussi a-t-on vu la nécessité d'agrandir et d'agrandir le local ; le personnel se chiffre au nombre de douze. Ce qui n'est pas peu dire, si l'on sait bien que cette maison est un externat, et qu'on n'y reçoit que des jeunes filles.

Depuis sa fondation, près de deux cents brevets de capacité ont été accordés. Cette année nous avons vu remettre des certificats, avec la plus haute distinction, à mesdemoiselles Florida Bibaud, Alexandrine Archambault, Corinne Aubry, Maria Perrault, Eugénie Renois, Virginie Giroux, Philomène Vaillancourt.

Madame Marchand a voulu faire plus encore pour les jeunes personnes confiées à sa sollicitude en les présentant devant le bureau de MM. les examinateurs-catholiques de Montréal. Il faut nécessairement posséder un diplôme officiel de ce bureau pour avoir le droit d'enseignement.

Or, depuis neuf ans, six jeunes filles formées à l'Institution qui occupe notre intérêt en ce moment, y ont reçu des diplômes d'Académie, quarant-huit des diplômes d'école modèle, cinquante-sept des diplômes d'école élémentaire, trente-neuf des diplômes d'anglais.

La proclamation des heureuses candidates pour cette dernière année nous a nommé : Mesdemoiselles Blanche Crevier, Louisa Questa, Ida Lafricain, Elmira Gagnon, Marie Lefebvre, Madame Duriez, qui toutes ont obtenu des diplômes d'école modèle. Comme on le voit, les personnes de tout âge, désirant refaire un peu leur instruction, trouvent bon accueil chez madame Marchand.

Le cours d'étude comprend sept années : on voit dans cette Académie des enfants de cinq ans et des jeunes personnes de dix-huit à vingt ans, ce qui n'est guère désagréable à l'œil. L'anglais et le français y sont également enseignés, et une attention spéciale est donnée à ces deux langues.

Ce qui étonne c'est l'assiduité constante de la part des élèves, chaque année fait nouveau et remarquable. Cette dernière année, trois cents jeunes filles ont fréquenté l'Institution, et malgré la visite de la grippe en notre ville, *soixante-onze* n'ont pas manqué un seul jour de classe.

Sans doute, parcequ'on sait stimuler chez elles une émulation soutenue et une légitime ambition ; sans doute, parceque les cours sont gradués de telle sorte à ne fatiguer ni l'esprit, ni le courage et que chacune doit attendre large rétribution de ses efforts ; comme on a pu s'en convaincre par le nombre de couronnes, de médailles et de volumes donnés à la distribution des prix, samedi dernier.

Si la science est soignée à l'Académie de madame Marchand, les arts d'agrément y ont aussi leur place marquée.

La partie musicale est sous la direction de mademoiselle Lemire, lauréat de l'Académie de Musique de Québec. Il est encore frais à l'esprit que mademoiselle Lemire est la première montréalaise qui obtint ce titre de l'Académie de Musique en 1877. Ses élèves lui font honneur. Dix, depuis ces dernières années seulement, ont remporté des diplômes de musique, devant cette même Académie qui a su couronner son propre talent. A la dernière séance encore, l'Institution de madame Marchand a pris largement sa part des succès dans mesdemoiselles Herminie Bergeron, Corinne Aubry, Bernardette Archambault, Virginie Giroux.

Un cours spécial de dessin est aussi ouvert ; cet art merveilleux est enseigné dans tous ses caprices du jour et dirigé par une personne d'expérience et de haute capacité.

Un cours d'Instruction Religieuse est donné chaque semaine par un monsieur de St-Sulpice, vénérable directeur de l'Académie de madame Marchand depuis sa fondation et se fait à part le catéchisme pour préparer les enfants à la première communion. Vingt-quatre fillettes cette année se sont présentées pour la première fois à la Table Sainte.

Cette Institution qui a obtenu déjà aux expositions provinciales un diplôme de première classe pour ses travaux de divers genres, une médaille d'or offerte par un généreux ami de l'éducation comme témoignage d'estime et de satisfaction, cette Institution s'est vue plus justement récompensée encore.

Son Excellence le Gouverneur-Général a voulu arrêter son attention sur elle, et selon le rapport favorable qui lui a été fait, l'Académie de madame Marchand a été honorée d'une médaille annuelle pour l'élève sortant victorieuse du concours de fin d'année,—et ce depuis six ans.

En 1885, l'heureuse gagnante a été Mlle Louisa Questa ; en 1886, Mlle Emilie Doré ; en 1887, Mlle Rachel Lanctôt ; en 1888, Mlle Mathilde Questa ; en 1889, Mlle Blanche Crevier ; en 1890, Mlle Maria Globensky.

C'est la seule Institution laïque de jeunes filles qui, jusqu'à présent, ait reçu cette belle distinction.

On a dit, il y a quelques années, que l'Académie de madame Marchand était pour les jeunes filles ce qu'est aux jeunes gens l'Académie Commerciale Catholique du Plateau ; c'est le plus bel éloge qu'on en peut faire encore, et il est certain que cette Institution continuera fièrement sa marche, en semant la science et la vertu, nonobstant les ennuis qu'on voudrait jeter sur son chemin.

X . . .

Dialogue entre maris :

—Ah ! mon cher, les maux d'yeux coûtent joliment de l'argent. L'autre jour, le fouet d'un cocher atteignit ma femme à l'œil ; elle dut aller chez l'oculiste, et j'en ai eu pour un louis !

—Et vous vous plaignez ! Eh bien ! moi, la semaine dernière, comme je me promenais avec ma femme, un bijou lui tapa dans l'œil : j'en ai eu pour cent louis !